

TABLE DES MATIÈRES

Présentation

Chapitre I. Le tabac, un vieux complice

La plante apprivoisée

La plante médicinale

La plante à jouir

La vache à lait fiscale

La muse du tabac

Chapitre II. Le tabac dans notre société

L'herbe de tous les mots

Le triomphe du tabac chaud

La pipe

Le cigare

La cigarette

Le savoir-fumer

L'instrument de l'égalité sociale

La femme qui fume

Le jeune fumeur

Le produit industriel

Le produit publicitaire

Chapitre III. Le tabagisme, une découverte récente

Le nicotinisme

Le tabagisme passif

Le cancer des fumeurs

Chapitre IV. L'antitabagisme, mode d'emploi

La construction d'un lobby antitabac

Législation et campagnes antitabac

La loi Veil de 1976

La loi Évin de 1991

Une législation qui vise à modifier les mœurs est-elle applicable ?

Épilogue : Du tabac à la société, une leçon de civilisation

Repères bibliographiques

PRÉSENTATION, pages 5 à 7

Chaque année, depuis 1988, l'Organisation Mondiale de la santé organise une « journée sans tabac ». Aujourd'hui fumer représente la dernière des inconvenances, la première des grossièretés en milieu public, en réunion. Bien plus, fumer ne devient plus une simple question de liberté individuelle ; c'est une affaire d'État. La société, au nom de la protection de la vie des générations actuelles et futures, entend contrôler ce qui sort de la bouche de ses citoyens. Leur haleine pose problème et mobilise les autorités. Le Haut Comité de la santé publique espère « d'ici l'an 2000, diminuer de 30 % la quantité de tabac vendue, diminuer de 25 % la proportion de fumeurs réguliers dans la population adulte et de 35 % les proportions de fumeurs occasionnels chez les 12-18 ans ; diminuer la proportion de femmes qui continuent de fumer durant leur grossesse (1) ».

Aujourd'hui, les grands trusts du tabac sont sur la défensive et font figure d'accusés dans les procès que leur intentent les malades et leurs avocats (2). Le vent vient d'Amérique.

... Les cigarettiers ont accepté, en juin dernier, de payer, en vingt-cinq ans, 368,5 milliards de dollars (2 260 milliards de francs français) à quarante États des USA pour réparer les préjudices causés au système de santé. Plusieurs autres accords sont ou seront signés avec d'autres États. Les industriels verseront ainsi à la Floride environ 70 milliards de francs. Ils se sont engagés aussi à participer à des programmes éducatifs pour les jeunes, à s'interdire toute publicité dans les lieux et transports publics, etc. Ils espèrent ainsi mettre fin aux nombreuses poursuites judiciaires coûteuses, en devenant plus citoyens dans le respect des droits et des devoirs (3).

Aujourd'hui, le tabac n'a plus pignon (ni carotte) sur rue. Les cafétérias, restaurants et bars parquent strictement les fumeurs dans des espaces réservés. Même chez les débitants, le tabac tend à se cacher derrière les piles de livres, les rangées de verres ou les affiches de jeux. Les indicateurs statistiques signalent des baisses significatives des consommations tabagiques. Que se passe-t-il donc ? Va-t-on vers le monde imaginé par Louis-Sébastien Mercier ? Dans un ouvrage d'anticipation, L'an 2 440, rêve s'il en fut jamais (publié à Paris en 1770 !), il prédisait la disparition du tabac, à la suite d'une stricte prohibition. Le Parisien qu'il rencontre dans son rêve d'avenir lui affirme : « Nous avons sagement banni trois poisons physiques dont vous faisiez un perpétuel usage : le tabac, le café, le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans votre nez, laquelle ôtait la mémoire à vous autres, Français, qui n'en aviez presque point. »

En même temps, s'étalent sur les murs de nos villes ou sur les écrans cathodiques de nos téléviseurs, quand ce n'est pas sur les paquets de cigarettes eux-mêmes, des consignes de prudence, des mises en garde, ou même des cris d'alarme subtiles ou opaques : « Arrêter de fumer nuit gravement au cancer. » Des personnalités éminentes montent au créneau pour assurer que « le tabac est un tueur à crédit, donc masqué (4) » et que « la lutte contre le tabac, c'est la priorité des priorités (5) ». Le XXe siècle se termine par un haro sur le tabac.

L'objectif de l'historien est dès lors de montrer, sans concessions, les contradictions de notre société. Le tabac fait partie de nos plus belles conquêtes. Arrivé en Europe dans les cales des navires des conquistadors, le tabac a connu, pendant plusieurs siècles, une valorisation permanente. On lui a offert les meilleurs sols ; on l'a invité à toutes les réceptions. Le tabac a su montrer ses doubles vertus, thérapeutiques et sociales. Depuis le XVIe siècle, la société française — on s'en tiendra à celle-là — a naturellement beaucoup changé. Pourtant le tabac a poursuivi sa carrière de top model, revêtant les habits qui conviennent à chaque classe sociale, à la fois complice de tous et signe distinctif. Tour à tour et simultanément roulé, haché, mâché, fumé, prisé, le tabac sait exhiler ses séductions. Le voilà, depuis moins de deux siècles, qui déclenche des répulsions. Comment cette herbe, entièrement domestiquée, devenue d'usage courant, et même valeur d'échange, un produit qui fait partie complètement du patrimoine culturel (musées du tabac, de la pipe, expressions typiques de la langue française...) a-t-elle pu devenir, en quelques décennies, un produit toxique, socialement disqualifié, et opposer les partisans de la liberté individuelle, de la liberté du commerce et de la fabrication, à ceux de la santé et de la protection sociale ?

Or, l'histoire et la sociologie nous apprennent que les conduites de consommation individuelles ne trouvent leur sens qu'au sein de la collectivité. Sa fonction symbolique ou inconsciente fait toute la complexité du produit de consommation. « Chaque groupe ou individu, avant même d'assurer sa survie est dans l'urgence vitale d'avoir à se produire comme sens dans un système d'échanges et de relations... Il n'y a pas de la consommation parce qu'il y aurait objectif de consommer, intention

finale du sujet vers l'objet : il y a production sociale, dans un système d'échange, d'un matériel de différence, d'un code de signification et de valeurs statutaires (6). »

« Tout est poison, rien n'est poison ; tout est dans la dose », aimait à rappeler le grand toxicologue du milieu du XIXe siècle, Claude Bernard. Quand un produit se fait besoin, imprègne les habits de la société, trouve-t-il sa justification dans le seul usage ? Quand ce produit reçoit le qualificatif de poison, doit-il être retiré de la société, au risque de provoquer d'autres déséquilibres, de susciter d'autres attraits ?

Les comportements individuels peuvent-ils être remodelés par les impératifs de la santé publique ? Telles sont quelques-unes des questions qui parcourent l'ouvrage, dans un va-et-vient permanent entre passé et présent.

1. Haut Comité de la santé publique, La Santé en France, rapport général, Paris, La Documentation française, 1994, p. 285.
2. « USA : la guerre du tabac est ouverte », titre Le Progrès du 8 juillet 1998, avec ce commentaire : « Plus question de régler les affaires à l'amiable. Pour la première fois, les cigarettiers devront affronter collectivement la justice américaine. »
3. Y.-C. Kolani, « Une leçon de civilisation... », Peuples du monde, n° 306, octobre 1997, p. 10.
4. G. Dubois, président du Comité national contre le tabagisme, Le Concours médical, 25 juin 1994.
5. M. Tubiana, Revue de la MGEN, n° 132, novembre-décembre 1990.
6. J. Baudrillard, « La genèse idéologique des besoins », in Pour une critique de l'économie politique du signe, Paris, Gallimard, 1976, p. 76.

ÉPILOGUE, pages 94-95

Plante bien vite apprivoisée, le tabac est devenu un produit de consommation ordinaire. Il a connu un véritable processus de socialisation : élément de rituel, de fête, de soin, élément de conscience de soi et des autres. À ce titre, il a subi une métamorphose complète, un déguisement même. Il a fallu constituer, comme pour chaque produit, des normes sociales de consommation. Elles ont varié dans le temps, suivant l'évolution même des sociétés. Ainsi la chique s'est effacée devant la pipe.

La transformation de l'habitude de cracher et la disparition plus ou moins complète de ce besoin sont des exemples typiques de la plasticité (Formbarkeit) de l'économie psychique. Il se peut que le besoin d'expectorer ait été remplacé, dans une certaine mesure par d'autres habitudes, telles que fumer, et qu'il ait été atténué par les changements survenus dans notre alimentation (1).

La référence à une nocivité biologique que divers discours scientifiques ont mise à jour aboutit à une interrogation sur le statut de nocivité sociale. De l'angle médical, conservation de la santé individuelle, le glissement s'opère vers l'éthique de la vie en société. La norme devient lieu de conflit.

En fait, on peut considérer que, dans une certaine mesure, dans un ensemble social quelconque, toute pratique constitue au moins potentiellement un lieu de lutte ou de domination ; toutefois, il est évident qu'à un moment donné, seules certaines d'entre elles constituent des éléments privilégiés de tensions, dans la mesure où apparaissent le siège d'une remise en question plus importante des structures établies. ce sera donc essentiellement à leur niveau que se marqueront les contradictions sociales et les stratégies respectives des acteurs sociaux en présence (2).

Dans le cas du tabac, comme dans celui plus général des « drogues », ce ne sont pas les consommateurs eux-mêmes qui demandent une réglementation, mais ce sont les acteurs sociaux non directement concernés qui agissent en ce sens.

Une nouvelle aventure dans le destin de l'homme est en voie de constitution sous nos yeux : celle d'une psycho-chimie morale, qui tend à remplacer le contrat social humaniste par un contrôle au nom d'un bien suprême, « la Santé », défini par les contrôleurs eux-mêmes (3).

Les termes de l'alternative sont alors plus clairs : comportement individuel et santé publique, État et citoyen, biopouvoir et santé individuelle.

La société est confrontée à une évolution de la notion de risque considéré aujourd'hui comme inacceptable. Les gens supportent de moins en moins le fait d'être dépendants d'un produit et encore moins l'idée d'en mourir. L'obligation d'indiquer le caractère dangereux du tabac sur les paquets de cigarette ne doit pas donner bonne conscience et permettre à l'État de se laver les mains du sujet. Il faut plutôt se demander ce que l'on fait pour éviter la mort de 65 000 personnes chaque année liée au tabagisme, soit l'équivalent d'un Boeing accidenté par jour. Il n'est plus possible d'invoquer l'ignorance sur ce sujet. Les chiffres sont clairs : une personne qui fume un paquet de tabac par jour depuis une vingtaine d'années a quinze fois plus de chances de développer un cancer du poumon qu'une personne qui ne fume pas. Pire, dans les quinze ans qui viennent, si rien n'est fait, les femmes auront autant de risque de développer un cancer du poumon qu'un cancer du sein, tout simplement parce qu'elles ont mis plus de temps à commencer à fumer que les hommes (4).

Produit de consommation banalisé, le tabac est devenu un débat de société. Le fumeur tout à la fois rapporte et coûte à la société. Il y a fort à parier que les considérations de santé publique, que les décisions des pouvoirs politiques vont longtemps encore être suspendues aux volutes des tabacolâtres et aux évolutions des tabagistes.

1. Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, traduit de l'allemand, Paris, Calmann Lévy, 1991, p. 288.

2. E. Lévy, M. Bungener, G. Duménil, F. Fagnani, *Le coût social du tabac*, Paris, Dunod, 1977, p. 190.

3. Claude Olievenstein, « Toxicomanies et destins de l'homme », in *Précis des toxicomanies*, Paris, Masson, 1988.

4. Claude Got, « Les plaignants iront jusqu'au bout », *Le Monde*, 27 décembre 1996.